

## A Montmartre, on s'aime toujours

Il n'y avait rien au monde que Georges aimait plus que les soirées au *Martha*. C'était un endroit comme il en existait des dizaines à Paris : quand la nuit tombait, il se remplissait d'intellectuels révoltés, de femmes sensuelles et d'artistes déchaînés. Alors on les voyait boire, danser, aimer, et c'était à peine si on les entendait refaire le monde tant résonnaient dans la salle, les notes passionnées d'un orchestre de jazz. La journée, Montmartre était poésie, mais la nuit, elle faisait place à l'euphorie qui rendait à Georges la jeunesse qu'on lui avait volée.

Lui était journaliste, et comme beaucoup, il déclarait encore « Plus jamais ça ! », presque dix ans après la fin de la Grande Guerre. Non, plus jamais d'obus, plus jamais d'ennemis, plus jamais de bombes, de balles, de sang qui coule, de visages mutilés, de membres amputés, de femmes devenues veuves et d'enfants orphelins, plus jamais de soldats évacués à l'arrière, et surtout plus jamais d'amis qu'on enterre !

Ce soir-là, Georges s'adonnait à son passe-temps favori : perdre son regard dans la petite foule qui virevoltait devant lui. Parmi ce drôle de ballet que formaient danseuses dénudées et clients éméchés, notre ami cherchait celle qui lui tiendrait compagnie pour la nuit. Il venait d'arrêter son regard sur de belles courbes satinées, quand un subtil mouvement de tête lui donna à voir le bord d'un visage.

Sous le choc, Georges demeura figé. Comment y croire ? Ce n'était pas croyable ! Et pourtant.

Il avait beau approcher, observer, se concentrer, c'était

bien elle : des traits fins, presque enfantins, des lèvres minces, qui souriaient, et des yeux verts, magnétiques, et de somptueuses mèches brunes, coiffées à la garçonne, comme c'était la mode.

La stupéfaction laissa bientôt place à la fascination et Georges fut envahi d'un sentiment oublié, aussi étrange qu'il était plaisant : c'était celui des premières fois. Pourtant, ce n'était pas vraiment la première fois qu'elle le charmait, Rose.

### *Mars 1916*

« Les mitrailleuses. La balle dans votre mollet. Vous vous souvenez monsieur ? »

Les mitrailleuses. La balle dans son mollet. Les brancardiers, la douleur, l'aiguille. Puis le calme. Georges se souvint. Où était-il ? On devina sa question.

« Vous êtes à Amiens monsieur. Depuis hier. »

Étrangement, la première pensée de Georges ne fut pas pour le champ de bataille. Il se dit qu'il aimait la voix qui lui parlait. Qu'avait-elle de spécial ? C'était la mélodie. Il reconnaissait des mots, mais dans la bouche de cette femme, car c'était une femme, ceux-ci sonnaient différemment. Des images lui revinrent. C'était Verdun. Là, dans la boue, baïonnette en main, il courait. Lui ne rêvait que d'être libre. Face à lui, les Boches, l'ennemi qui tirait. Ah ! Sa jambe ! La douleur était atroce. Georges se crispa. A nouveau, on lui parla. Serait-ce réel ? Aurait-il atteint la liberté à laquelle il aspirait tant ? Le paradis ? Mais Georges, on ne s'en va que très rarement d'une blessure au mollet.

Désireux de mettre un visage sur ce timbre si plaisant,

Georges tourna la tête. Alors la voix lui posa une question, mais celle-ci resta sans réponse tant son destinataire était envoûté par les deux grands yeux d'émeraude qui le regardaient.

C'était donc celle-là, la vraie première fois, la véritable, celle qui avait eu lieu plus de dix ans en arrière, à Amiens.

Rose faisait partie des milliers d'infirmières volontaires mobilisées dans les hôpitaux de campagne pour assister les médecins. Georges avait souvenir d'une femme à la volonté étonnante, dévouant corps et âme à cette mission qu'elle s'était donnée : bien plus que guérisseuse des corps, elle se voulait réparatrice des âmes, brisées, réduites en miettes, par l'horreur de la guerre. Ses grands blessés, elle les soignait avec la tendresse d'une mère, se refusant toutefois à leur accorder la chaleur d'une épouse. Mais à Georges, elle avait ouvert son cœur.

De quelques mots échangés, la passion était née. Celle des chairs, des esprits, des regards et des rêveries, il n'y avait désormais plus rien au monde qu'ils ne partageaient pas. Mais c'était la guerre. Alors pour s'aimer et oublier comme il n'était pas permis, il fallait se cacher. Rose et Georges avaient pour habitude de se retrouver à la tombée de la nuit, et ce précieux morceau de temps les arrachait pour quelques heures à la laideur du monde.

Et puis un jour, tout changea.

Ce matin-là, Georges attendait Rose qui devait refaire son pansement. Mais cette fois, c'était une autre, une blonde, qui était venue. Georges avait tout de suite eu

un mauvais pressentiment. L'autre avait mis du temps avant de répondre à ses questions.

« Je suis désolée monsieur. Rose ne reviendra pas. Reposez-vous maintenant. » avait-elle fini par lâcher.

Et elle était partie. Comme ça. Pendant des semaines, Georges avait exhorté les infirmières, les médecins, et les autres patients. Que lui répondaient-ils ? Rose ne reviendra pas, ils étaient désolés. Georges refusait d'y croire. Chaque soir, il l'attendait Rose, et chaque nuit, et chaque jour, il lui écrivait des lettres brûlantes d'amour et noyées de chagrin. Puis un jour, il se fit une raison. La guerre finit, sa convalescence aussi, et Georges reprit sa vie d'avant.

« Comme elle est chic ! »

Georges sursauta. Une jeune femme se tenait près de lui. Envoûté par Rose, il ne l'avait pas vu arriver.

« Boucle-la avec tes gigolettes Pauline ! Et arrête la boisson tu vas te fiche par terre ! lui lança un petit chauve qui marchait dans leur direction.

- Ecoutez pas ce qu'il dit, pensez bien, il est jaloux ! reprit Pauline qui manqua de perdre l'équilibre.

Arrivé près de Georges, le chauve lui chuchota à l'oreille :

- Ma sœur est une de ces gousses...
- Ouais je suis pour femmes et alors ? Pas de mari, pas de gosses, j'ai pas peur de le dire ! Ben oui mon vieux, c'est fini le temps de la bonniche ! Ni pour le père, ni pour toi, ni pour personne !
- Si ça vous amuse de faire les paillasses !
- On est pas des prostituées !
- Tu parles !
- On est des modèles, des inspirations, des artistes ! »

Coincé entre le frère et la sœur, Georges demeurait insensible à leur dispute qui ne finissait pas. Un homme c'était un homme, une femme une femme. Qu'y avait-il à discuter ? En attendant, lui avait perdu Rose de vue.

« Anna elle est bien belle, mais elle préfère les hommes. Ah ! Ça vous arrange vous hein ?

Pauline et son frère se turent, et Georges comprit que c'était à lui qu'elle s'était adressée. Mais diable, de qui parlait-elle ? Sans attendre de réponse, l'autre reprit :

- Anna elle est vraiment chic ! Et puis elle est vraiment libre elle ! Pas de frère pour l'enquiquiner ! Oh regarde comme elle tourne ! Regarde comme elle est légère !

Georges suivit son regard, qu'il trouva rivé sur Rose. C'était Rose qu'elle appelait Anna ? Ma foi, son frère avait raison, elle avait bien trop bu !

- T'es pas bavard hein ?
- Tu vois bien que tu lui scies le dos à ce monsieur ! la réprima le chauve, entraînant Georges loin de sa sœur. Excusez-la, elle est complètement folle ! Ça fait des semaines qu'elle est obsédée par cette fille alors quand elle a vu que vous la regardiez aussi... C'était le drame !
- Mais je regardais pas Anna. Je sais même pas qui c'est. Moi je regardais Rose. Répondit Georges, perplexe.
- Rose ? Connais pas. Mais ce qu'est sûr c'est que la brune qui danse là, elle s'appelle Anna.

Et il tendit le bras, pointa Rose du doigt. Georges n'y comprenait plus rien. Ces gens se fichaient-ils de lui ?

- Elle habite Montparnasse si vous voulez savoir. Vous m'avez pas l'air très dégourdi alors si vous voulez, je peux vous filer son adresse. Vous aurez qu'à lui écrire. »

L'homme griffonna quelques mots sur un morceau de papier. Les deux hommes se saluèrent et le chauve partit. Rose aussi était partie.

Rentré chez lui, Georges ne savait plus quoi penser. En une soirée, il était pourtant passé par toutes les émotions possibles et imaginables, mais cette dernière rencontre, elle le laissait dubitatif. Anna... c'était jolii Anna. Mais c'était insensé ! Et puis, il préférait Rose. Toutefois, n'ayant pas meilleure idée, il se décida à suivre les conseils de l'inconnu. Le lendemain, une lettre réécrite près de trente fois fut déposée au bureau de poste.

*12 mars 1928,*

*Paris*

*Anna,*

*Ma plume s'ancre dans le papier, mais mon esprit, lui, est ailleurs. Voilà bien des années que j'ai rêvé t'écrire ces mots. Il me faudrait un coffre pour contenir toutes les lettres sur lesquelles ils se sont déjà accumulés.*

*Anna, comme celui d'une rose, le parfum exotique de nos souvenirs enjôle mon esprit qui s'égare sur les boulevards de la mélancolie. Que faire pour que tu reviennes ? J'ai tant de questions restées sans réponses, tant d'amour resté sans amante. Mon âme est une bâtisse en ruines que la chaleur a désertée. Ma vie un hiver infini. Et mon être tout entier est las de ces jours où tu n'es pas.*

*Anna, ne doute jamais de l'amour que je n'ai jamais cessé de te porter, et que je te porte encore aujourd'hui.*

*Reviens-moi.*

*Georges*

Bien qu'elle se fit attendre, une réponse finit par venir.

26 avril 1928

Paris

Georges,

*Je te demande pardon.*

*Je veux que tu saches qu'avec toi, jamais je n'ai triché. Je t'ai aimé de toute la sincérité de mon être et de toute la force de mon cœur. Quoi qu'il arrive, n'en doute jamais, notre histoire était belle.*

*Si tu as vu en Rose la plus belle part de mon âme, je dois maintenant te révéler l'autre, celle qui appartient à Anna. Tu crois être revenu par amour, mais moi je crois que tu m'as écrit parce que tu cherchais des réponses. Autrement, tu aurais adressé ta lettre à Rose. Je ne sais pas qui t'a révélé mon véritable nom, mais peu importe, tu as eu envie de le croire. Georges, toute la tendresse que je te porte ne me laisse pas le choix, je te dois la vérité.*

*Je m'appelle Anna Schwarzenberg. Je suis née à Berlin d'un père allemand et d'une mère française. Mes parents sont morts lorsque j'avais trois ans. C'est ma grand-mère maternelle qui m'a élevée. Elle m'a appris le français.*

*Un jour, la guerre a éclaté. Ils étaient déjà tous morts. Et moi, alors âgée de seize ans, j'étais seule. Seule et misérable. Pas de travail, pas de logement, obligée de voler pour manger... Tout ce qu'il me restait, c'était ma volonté.*

*Un matin, j'ai entendu dire qu'il fallait des femmes*

*pour distribuer le courrier. Je me suis présentée. A ma grande surprise, dès qu'ils ont su que je parlais le français, ils m'ont dit que si je voulais, je pouvais*

*gagner bien plus qu'un misérable salaire de factrice. Le contrat était simple : on m'aiderait à me rendre en France ou je devrais m'engager en tant qu'infirmière, ou ambulancière bénévole. Sur le moment, je n'ai pas bien compris : pourquoi ces gens me paieraient-ils à soigner les français ? Je n'ai pas eu le droit de poser de questions, mais ils ont évoqué la récompense, et je me suis laissée convaincre, sans trop réfléchir. Voistu, j'étais prête à tout pour m'en sortir. Sauf peut-être, à imaginer ce tout... Trois jours plus tard, j'étais à Paris. J'ai rencontré un autre homme qui cette fois a été très clair sur ce qu'on attendait de moi : je devais me rendre à Amiens, m'engager comme infirmière bénévole dans l'un des hôpitaux, et choyer les soldats afin de leur soutirer le plus d'informations possibles sur ce qu'il se passait là-bas, dans les tranchées françaises. Le ciel m'est tombé sur la tête. Moi qui croyais m'être fait tous les scénarios possibles et imaginables... il y en avait bien un auquel je n'avais pas songé ! J'aurais préféré qu'ils fassent de moi une prostituée ! Mais une espionne ?*

*Comment ai-je pu accepter une telle chose ? Je ne sais pas Georges, je ne sais pas... Mais tu peux me croire, il n'y a pas un jour qui passe sans que je ne pleure ces vies que j'ai arrachées, pas une nuit sans que la culpabilité ne vienne me dévorer. Ces hommes, avaient-ils des femmes ? Des enfants ? Alors maintenant, comment pourrais-je avoir le droit de construire une famille après en avoir détruit*



*plusieurs ? Georges, j'ai été heureuse avec toi, plus que jamais. Mais tu comprends, je n'avais pas le droit à ce bonheur. J'aurais préféré retourner à Berlin, avec ma misère et mes fantômes, où au moins, je ne faisais de mal à personne. Seulement, ce n'était pas possible. A Amiens, ils avaient été très clairs : pas de retour en arrière possible. C'était trop tard. J'étais devenue une espionne, une criminelle. Alors j'ai continué. Avec encore plus de remords, mais j'ai continué. Et puis il est venu un moment où ces remords sont devenus insupportables. Un matin, je me suis enfuie. Te quitter m'a déchiré le cœur, mais je n'avais pas le choix. C'était le seul moyen de mettre un terme à tout ça.*

*Après la guerre, j'ai trouvé à Paris ce que j'avais toujours désiré : la liberté. Montmartre m'a changée, je ne l'en remercierai jamais assez. Mais tu peux me croire, rien ni personne n'a jamais effacé ton souvenir.*

*Georges, ta lettre m'a bouleversée. C'est égoïste, je le sais, mais je ne peux m'empêcher de penser qu'après tant de souffrance, la vie nous fait un beau cadeau, tu ne trouves pas ?*

*J'espère que tu parviendras à me pardonner, je crois si fort en cette seconde chance.*

*tendrement,*

*Anna*

Georges lut la lettre quatre fois. Il lisait des phrases, mais les mots se séparaient les uns des autres et finissaient par former une bouillie qui n'avait plus de sens. Il ne pouvait pas y croire. Rose ou Anna, peu importait au final, mais une espionne... Les obus qui

s'écrasent sur les tranchées, les ennemis qui prennent par surprise, les bombes, les balles, le sang qui coule, les blessés, les morts, les femmes devenues veuves et les enfants orphelins, les visages mutilés, les membres amputés, les amis évacués à l'arrière, ceux qu'on enterre... Georges parlait tout seul.

La colère s'empara de lui. Dans un mouvement de rage, il saisit la maudite lettre qu'il jeta dans le feu. Il la regarda brûler, les larmes aux yeux. Puis il pensa qu'il fallait aussi jeter l'enveloppe. Il était sur le point de s'en débarrasser quand il s'aperçut qu'elle contenait encore quelque chose. Sur un morceau de papier, Anna avait griffonné :

*Parc Monceau, Jeudi, 19 heures*

Jeudi, c'était demain.

Dans la tête de Georges, tout se bousculait. Il en voulait à Anna. Il se sentait trahi. S'était-elle servie de lui, comme des autres ?

Il suivait l'allée principale, ne sachant trop où elle l'attendait. Ne sachant trop qui l'attendait. Une Boche ! Avait-il le droit ? Anna. Ce n'étais plus sa Rose, n'est-ce pas ? Une femme rayonnante. L'aimait-il encore ? Il était venu en se disant que c'était le seul moyen de comprendre. Son cœur parlerait.

Et puis il la vit.

Ce fut comme une apparition : elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux.